

Dr EZZIDEEN 5 août 2026

"Hier, j'ai essayé d'écrire une légende sous une photo. Il semblait presque malhonnête de la laisser sans mots, comme si la beauté méritait un hommage. Le mot guérison m'est venu à l'esprit. Je l'ai vu si souvent sous les photographies de ceux qui ont fui Gaza. Je l'ai fixé pendant un long moment avant de l'effacer. Guérison. Quel mot étrange. Comme si la distance était un remède. Comme si une frontière pouvait convaincre le souvenir de rester derrière elle. Quand j'étais encore à Gaza, la peur était miséricordieuse. Elle exigeait tout de moi. Chaque pensée, chaque instinct, chaque souffle appartenait à la survie. La terreur ne laisse aucune place au chagrin. Elle l'étouffe, le repousse, l'enterre sous la détermination primitive de rester en vie jusqu'à l'heure suivante. J'ai un jour cru que s'échapper signifierait la paix. Au lieu de cela, j'ai découvert que la paix est l'endroit où le chagrin vous trouve enfin. Le silence est un bourreau patient. Il attend qu'il ne reste plus d'explosions pour rivaliser avec lui. Ce n'est qu'alors qu'il commence son œuvre. Parfois, je croise des inconnus dans la rue, et ils me regardent pas plus longtemps que quiconque le ferait. Pourtant, je me surprends à me demander si quelque chose en moi est devenu audible. Si le bruit dans ma tête a commencé à s'infiltrer dans l'air autour de moi. Hier, les funérailles de la famille Abu Sharia ont brisé en moi quelque chose que le jour du massacre n'avait jamais pu faire. Non pas parce que je les aimais plus hier qu'à ce moment-là. Mais parce qu'alors, je n'avais pas le droit de les pleurer. La famille Abu Sharia n'a jamais été simplement nos amis. Nos vies

avaient poussé les uns autour des autres pendant tant d'années qu'il nous arrivait souvent de sentir que nous appartenions à la même famille, séparés seulement par les murs de maisons différentes. Je me souviens du massacre. Je me souviens de chaque appel. De chaque nom. De chaque espoir impossible qu'une personne de plus ait survécu. Mais je me souviens de tout cela comme un homme qui se noie se souvient de la rive. Non pas avec de la tristesse. Seulement avec du désespoir. Maintenant, le noyade a pris fin. Maintenant, chaque cercueil s'avance vers moi en portant la vie que je n'ai jamais pris le temps de pleurer. Cent douze cercueils. Chacun contenant non seulement un corps, mais un monde qui a disparu sans adieu. Cent douze histoires qui ont atteint leur dernière page pendant que j'étais trop occupé à essayer de rester en vie pour les lire. Les gens parlent comme si la survie était l'opposé de la mort. Parfois, ce n'est que son témoin différé. Peut-être est-ce là ce qu'est vraiment le chagrin. Pas une blessure. Mais la dette que les vivants finissent par payer à ceux qu'ils n'ont pas pu empêcher de mourir.

[#SurvivalTestimony](#)"